

Inter
Art actuel



Plateau de l'humanité 49^e Biennale de Venise

Charles Dreyfus

Numéro 80, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dreyfus, C. (2001). Plateau de l'humanité : 49^e Biennale de Venise. *Inter*, (80), 50–51.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Plateau de l'humanité

Charles DREYFUS



Sergei SHUTOV

La veille de l'ouverture de *Platea dell'umanita'* déjà une bonne dose d'émotion avec l'ouverture de la seconde galerie d'Emily HARVEY. Après Broadway, San Polo. Emmett WILLIAMS, Ben PATTERSON, A-Yo, Takako SAITO, Yoshimasa WADA, Geoffrey HENDRICKS, Alain ARIAS-MISSON, Philip CORNER... s'étaient déplacés pour l'événement.

Pour Maurizio CATTELAN, c'était la quatrième fois qu'il participait à la *Biennale de Venise*. À des centaines de kilomètres de là, sur une montagne près de Palerme, il reproduit les fameuses lettres grand format de « Hollywood » (c'est la première fois que la *Biennale de Venise* prend en compte un projet hors des limites de la ville). Il a dû « kidnapper » deux cents visiteurs pour les amener sur les lieux, faire un grand pique-nique et souligner l'état de fait de la « starisation » de la 49° *Esposizione internazionale d'arte*.

Son problème de l'heure : qu'on ne l'associe plus exclusivement à une seule œuvre, au statut d'icône de *Nona Ora* (le pape terrassé par une météorite qui ne date que de 1999). Bertrand LAVIER avait fait exactement la même pièce « Hollywood » à la *Biennale de Lyon 2000*. Les doublons doivent être à la mode. On reconduit deux biennales de suite Harald SZEEMANN... et l'hiver dernier, au Moma de New York, il m'a semblé retrouver exactement la même structure à thèmes déjà éprouvée à Londres. Dans le catalogue, SZEEMANN avance l'idée de *Plateau de l'humanité* non comme thème mais comme dimension, et l'introduction de l'exposition s'intitule même *Plateforme de la pensée*. *Le penseur (le poète) élément de la Porte de l'Enfer* (1890) et *Homme qui marche sur colonne* (1900), tous deux de RODIN,

étaient le discours. COURBET, BAUDELAIRE et RODIN sont d'ailleurs les trois seuls noms cités. Pas de vivants sur la *Plateforme de la pensée*.

Si CATTELAN a pour devise « Exposez-moi et je vous dirai qui vous êtes », Nedko SOLAKOV donne un peu de rondeur moite à ce « plateau ». Tournant autour d'une salle, un peintre recouvre sans cesse le travail d'un autre peintre. Le blanc chasse le noir, tandis que le noir recouvre le blanc. D'un humour moins grinçant, les machines *Iners/the power* de Antal LAKNER. Elles ne doivent pas être simplement regardées comme œuvres d'art, mais sont fonctionnelles. Fonctionnelles autant qu'absurdes... ce qui les rend artistiques. Par exemple *Wallmaster 2 The Painting Bench Iners Classic* (1998) est en même temps instrument de torture d'amaigrissement, rouleau de peinture actif mais passif puisqu'il fonc-



Antal LAKNER



Do-Ho SUH



Masato NAKAMURA



Antal LAKNER



Urs LÜTHI



ROI VAARA

tionne dans le vide, objet introuvable à la CARELMAN, machine à propulsion esthétique.

Urs LÜTHI sur une vidéo se montre tel qu'il est, bedonnant, en train de courir sur un tapis roulant d'une salle de gym. Aujourd'hui il n'a plus rien à travestir, les images du beau jeune homme encadrent sa statue sur un socle (plateforme de la pensée), en odalisque avec l'inscription sur le mur « art for better life ».

Do-Ho SUH avec son papier peint aux millions de têtes et aux millions de figurines, qui soutiennent à bout de bras la plateforme transparente sur laquelle on déambule. Une grande réussite. Comme l'histoire dans le catalogue de Ingeborg LÜSCHER qui présente des *golden boys* en costume et crampons s'amusant follement sur un terrain de football. Un grand banquier arrive à ce qu'il croit être le ciel mais, stupéfaction, il se trouve nez à nez avec le diable. « Oh, Sir, haven't you noticed that we, too, have merged ? ». Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil – et ce n'est peut-être pas un hasard si le peintre que les musées s'arrachent, Luc TUYMANS, nous donne à voir un portrait réaliste de LUMUMBA.

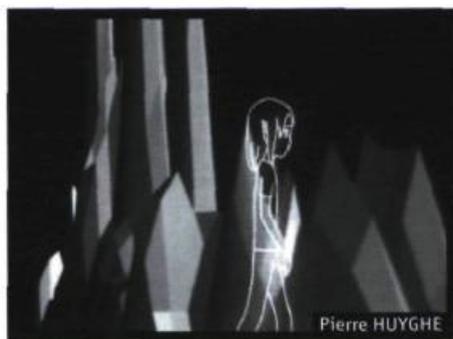


Yinka SHONIBARE

Elle le suivait partout avec son accord, avec un MALEVICH caché entre les jambes, *Black Square on White*, constitué de ses poils pubiens, qui devait être vu par le directeur pour être déclaré faisant partie de la biennale. Il y a deux ans on l'avait connue plus virulente, défendant le peuple serbe de façon non institutionnelle à cette même manifestation ou propageant son image nue pour trouver un mari au passeport convenable.

Angel, c'est aussi le titre d'une vidéo de Mark WALLINGER passée à l'envers récitant Saint Jean à l'envers, marchant à l'envers au bas de l'escalier mécanique qui monte à la station Angel du métro de Londres. Un ange charmant qui transpose – *Oxymoron* (1996) – les couleurs de l'Union Jack (rouge et bleu) par celles de la République d'Irlande (vert et orange) et pave le pavillon *british* de bonnes intentions et d'un nombre incalculable de symboles chrétiens.

Pierre HUYGHE, dans le nouvel épisode de *Annlee* (un personnage de manga acquis au Japon par Pierre HUYGHE et Philippe PARRENO en 1999), *One Million Kingdoms*, fait évoluer le personnage dans un paysage formé par la représentation en

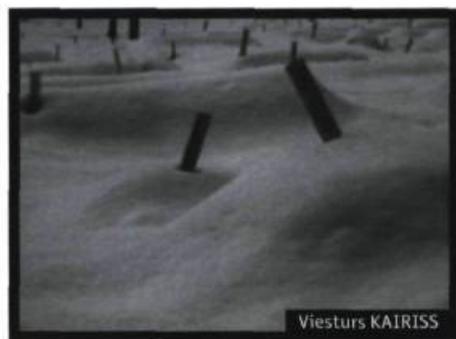


Pierre HUYGHE

nouillés, *Abactus* de Sergei SHUTOV, m'ont paru si effectifs, en rentrant dans la salle, que j'ai cru assister à une performance en direct. Époustouflant de réalité, l'illusion passée même si l'on lit que chaque bande de sons diffuse une langue et une religion différentes ; le *mix* parfait reste la seule chose qu'on aimerait demander à notre mémoire de garder.

Les immenses photographies de paysages du Monténégro associés à des animaux empaillés de Oleg KULIK ont été pour moi la bonne surprise visuelle. La surimpression multipliée dans ces « Windows » se redouble encore par votre image dans la vitre qui vous sépare des images. « MALEVICH, nous dit KULIK, croyait que l'univers était au delà du carré noir. Mais il n'y a rien là-bas. Il y a seulement le cadre du tableau. »

Je n'ai pas encore parlé de l'Arsenal ; cette année était moins riche en grandes installations (beaucoup, beaucoup de vidéos et de photos). *In/Out/Left/Right* (2001) de Richard SERRA valait le déplacement et la déambulation, et j'ai bien aimé les Africains (*in/out* de la liste des invités) qui vendaient des imitations de sacs de grandes mar-



Viesturs KAIRISS

Masato NAKAMURA rattrape la réalité McDo-nald's qui est cette année au Japon la société qui annonce le meilleur profit. Les immenses sigles McDo sont moins prenants que la lumière jaune uniforme qu'ils dispensent. Huutajat, le chœur de Finlandais hurlant des bribes de phrases, a même un compositeur/dicteur, vient et repart de façon paramilitaire pour l'inauguration du pavillon scandinave. Seul avec une énorme pierre, très lourde, au bout d'une chaîne autour du cou, Roi VAARA (hors programme) porte le plus souvent la pierre ou se retrouve dans des positions inconfortables (la chaîne étant beaucoup plus courte que la distance séparant son cou de ses pieds lorsqu'il se tient debout). On le retrouve partout nuit et jour tout au long des festivités. Tanja OSTOJIC, elle, a été pendant trois jours l'ange gardien de SZEEMANN.

trois dimensions de sa propre voix. Le personnage marche donc dans son énoncé (texte de HUYGHE), sa parole définissant un territoire. Cette voix est une reproduction synthétique de celle de Neil ARMSTRONG.

Uri KATZENSTEIN se projette sur tous les murs, en une sorte de tribalisme conscient. Un tribalisme dont on ne reconnaît pas les mythes, sans être cynique ni anti-mythe. On reste longtemps pour saisir, l'architecture elle-même s'évanouit dans un flot fantasmagorique. Parfois tout paraît simple, et puis ça se complique à l'extrême et l'espace des multiples écrans ne forme plus qu'un espace mental, complexe, c'est sûr, mais également ouvert. Une nouvelle expérience ou moi qui change...

Les personnages articulés (dont on ne voit rien sinon le drap noir – et leur acte de prier) age-

ques devant la très réussie rue marchande de Barry MCGEE, Stephen POWERS, Todd JAMES. Je parlerai plus longuement dans un prochain numéro de Matthieu LAURETTE qui trouve des solutions pratiques entre l'art et la vie (par exemple se servir du système pour manger gratuitement – *Produits remboursés*).

En ville *La trahison des images* (François CURLET, Eric DUYCKAERTS, Jacques LIZÈNE...) a bien su tirer parti du Palazzo Franchetti. Il n'en est pas de même pour Julije KNIFER dans la partie bunker imaginée par l'architecte Carlo SCARPA à la fondation Querini Stampalia. Sur une plateforme surélevée, *Vacation* (2000), Yinka SHONIBARE met en scène une famille de cosmonautes, les parents et deux petits enfants bardés dans des combinaisons en patchwork africain.

Le dimanche, avant de reprendre le train, assis dans une église, je découvre la participation lettone (mon grand-père vendait des locomotives à Riga, 2001 est le 800^e anniversaire de la capitale lettone) : deux films avec la musique de la *Flûte enchantée* de MOZART. Le second film de Viesturs KAIRISS et Ilmars BLUMBERGS montre une morgue et des corps, inconnus au bataillon, que personne ne réclame. L'étiquetage, un numéro, et la mise en bière dans un cercueil plus que rudimentaire. Le transport de ces morts dans un camion, avec au dehors par la fenêtre les monuments de la capitale qui défilent. Puis, enfin, la forêt enneigée avec des milliers et des milliers de petits bâtons ne portant qu'un numéro. MOZART aussi a fini dans une fosse commune.



Mark WALLINGER